Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 33 (1983)

Heft: 1

Artikel: Études critiques : pour une philosophie des choses humaines : à propos d'un livre récent sur la tradition moraliste

Autor: Imbach, Ruedi

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381241

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 115 (1983), P. 73-77

POUR UNE PHILOSOPHIE DES CHOSES HUMAINES

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT SUR LA TRADITION MORALISTE

RUEDI IMBACH

> Que veux-je savoir? Que m'importe-t-il de connaître? Les choses qui ont avec moi les rapports les plus nécessaires, sans doute? Or, où trouverai-je ces rapports, sinon dans l'étude de moi-même et la connaissance des hommes, qui sont l'unique fin de mes actions et l'objet de toute ma vie? Mes plaisirs, mes chagrins, mes passions, mes affaires, tout roule sur eux; si j'existais seul sur la terre, sa possession entière serait pour moi; je n'en aurais plus ni soins, ni plaisirs, ni désirs... car il ne faut pas s'y méprendre: nous ne jouissons que des hommes, le reste n'est rien.
>
> Vauvenargues

Par une simplification géniale, Martin Heidegger a entrepris de présenter la pensée de Nietzsche comme l'achèvement de la métaphysique occidentale. Cette interprétation de la philosophie de Nietzsche apporte sans doute bien des éclaircissements sur la pensée de Nietzsche et jette une lumière nouvelle sur l'histoire de la métaphysique occidentale. Nietzsche ne s'est pourtant jamais compris lui-même comme un métaphysicien, il s'est bien plutôt senti tributaire d'une tout autre ligne de pensée qu'on peut appeler la tradition des moralistes européens. Les Français — et Nietzsche pense ici à Montaigne, à La Rochefoucauld, à Chamfort — lui apparaissent comme «le peuple qui a jusqu'ici donné à la nouvelle humanité les meilleurs livres et les meilleurs hommes»[1]. De Montaigne il dit: «Qu'un tel homme ait écrit, la joie de vivre sur cette terre en a été accrue»[2].

Déjà le fait que Nietzsche se soit considéré comme un descendant de la tradition des moralistes et qu'il puisse apparaître au regard contemporain comme celui qui l'achève d'une manière grandiose aurait justifié le projet de présenter et de comprendre la tradition des moralistes comme un courant à la fois unifié et divers. Mais un autre motif s'ajoute, peut-être encore plus essentiel: la misère de la métaphysique, dont le requiem est chanté

[1] *Werke in drei Bänden*, éd. K. SCHLECHTA, München 1954-1955, vol. I, p. 964.
[2] Ed. cit., I, p. 296.

depuis longtemps dans bien des églises[3], appelle une forme du philosopher, qui, sans retomber dans la prétention totalitaire de la métaphysique à tout savoir d'une manière définitive, puisse maintenir le souci de l'humain à une époque où certains, après la mort de Dieu, proclament la mort de l'homme. Peut-être est-il possible d'attendre de la tradition des moralistes, axée sur la question de l'homme, des indications et des éléments pour une philosophie, qui, servant l'homme, le libère des contraintes politiques, sociales et économiques, sans le livrer à une téléologie métaphysique d'un ordre supérieur[4].

Dans une étude d'une amplitude considérable intitulée « Philosophie der menschlichen Dinge », *Hans Peter Balmer*[5] entreprend de faire revivre la tradition des moralistes, de ses ancêtres grecs à ses descendants actuels. Son livre est un plaidoyer d'une grande érudition historique pour un type de philosophie qui, se voulant l'expression de l'ensemble de la réalité humaine, refuse le système, la téléologie et l'ordre métaphysique par souci de l'humain *intégral.*

L'unité de la multiple tradition moraliste ne se laisse pas reconnaître d'une manière seulement *formelle*, par la concision du discours et les raccourcis volontairement non-systématiques, mais on peut aussi la saisir au plan du *contenu*, par le souci d'être à l'écoute de la presque infinie diversité

[3] On peut cependant constater un vigoureux retour de la métaphysique. Le livre *Pour la métaphysique* (Paris 1980) de C. BRUAIRE atteste cette renaissance. Selon cet auteur, la philosophie est métaphysique « parce qu'elle commence et recommence inlassablement dans l'étonnement qui suscite l'interrogation » (p. 1). L'homme est lui-même animal métaphysique dans la mesure où « il est habité par la demande de l'autre » (p. 2). Si Bruaire veut rehabiliter la métaphysique comme interrogation « sur l'Autre absolument », ROBERT SPAEMANN (*Die Frage Wozu?* Geschichte und Wiederentdeckung des teleologischen Denkens, München-Zürich 1981) tâche de revaloriser un autre aspect fondamental de la tradition métaphysique, à savoir la finalité, qui était au cœur des attaques nietzschéennes contre la métaphysique (cf. à ce propos: H. P. BALMER, *Freiheit statt Teleologie.* Ein Grundgedanke von Nietzsche, Freiburg i.B. 1977). Dans un sens encore différent HELMUT KUHN (*Der Weg vom Bewusstsein zum Sein*, Stuttgart 1981) rappelle la tradition métaphysique de l'*itinerarium mentis in deum.* Voir également: HERIBERT BOEDER, *Topologie der Metaphysik*, Freiburg-München 1980. Cet ouvrage très volumineux se propose de repenser l'histoire et le destin de la métaphysique occidentale.

[4] Ces quelques remarques sur la métaphysique mériteraient bien des précisions. L'essence de la métaphysique est beaucoup plus profonde et complexe que certains veulent le faire croire. Il est sans doute trop *simple* de vouloir réduire la métaphysique occidentale à l'*onto-théologie* ou à la *téléologie.* D'autre part, on peut se demander si la structure de la pensée métaphysique ne pourrait pas aussi s'interpréter comme une contestation de la facticité pure et simple et par conséquent comme une libération, un dépassement vers ce qui est *autrement.* Je ne m'identifie donc nullement à la tendance anti-métaphysique, mais je suis également conscient des apories profondes de toute interrogation de type métaphysique.

[5] *Philosophie der menschlichen Dinge.* Die europäische Moralistik, Bern-München 1981, 308 p.

de la réalité humaine[6]. On reconnaît d'autres traits de cette tradition dans l'intérêt pour soi-même, la mise à nu des contradictions humaines, ou le refus du «saut dans l'impératif» — comme le dit encore Nietzsche. La tradition des moralistes ne doit d'ailleurs pas être confondue avec la *morale*, pour qui les normes du bien et du mal sont constitutives. A cause de son abstention métaphysique, la tradition moraliste pense déjà toujours au-delà du bien et du mal, de la même façon qu'elle n'étudie pas l'*être*, mais décrit le devenir: «Je ne peints pas l'estre; je peints le passage»[7].

Grâce à une riche étude historique, Balmer réussit à dévoiler l'unité diversifiée de la tradition à laquelle son livre est dédié: ce n'est pas seulement dans les maximes de la haute antiquité grecque, dans les *Caractères* de Théophraste et les *Vies* de Plutarque, mais aussi dans le livre de *Qohélet* qu'on peut apercevoir les premières manifestations de la réflexion moraliste qui connut un premier apogée dans la philosophie populaire romaine. *Cicéron* et *Sénèque* explorent, expliquent, décrivent, méditent l'humain dans son inépuisable variété et appliquent à leur façon le célèbre mot de *Térence* qui résume de manière concise toute forme d'humanisme: Homo sum, humani nil a me alienum puto.

C'est pourtant à l'âge de la Renaissance que la tradition moraliste s'accomplit. *Jérôme Cardan* déjà, surtout dans son «Autobiographie»[8], prête son attention à ces «choses humaines» que Montaigne[9] traitera en elles-mêmes, sans référence aucune à une téléologie transcendante: «Je m'étudie plus qu'autre sujet. C'est ma métaphysique, c'est ma physique»[10]. Comme dans les Maximes de *La Rochefoucauld* qui sont une succession de regards partiels sur la condition humaine, où il s'agit de montrer l'homme *tel* qu'il est, chez *La Bruyère* aussi l'observation de l'homme devient la tâche principale: «Le philosophe consume sa vie à observer les hommes»[11]. Cette intention de démasquer l'homme, propre à toute la tradition moraliste, se double chez *Chamfort* d'une critique sociale[12]. Bien qu'il

[6] Personne n'a mieux exprimé cet aspect de la tradition en question que MONTAIGNE, *Essais*, III, 2: «Les autres forment l'homme; je le recite» (Œuvres complètes, éd. A. THIBAUDET/M. RAT, Paris 1962, p. 782).

[7] MONTAIGNE, *Essais*, III, 2, éd. cit., p. 782.

[8] Il s'agit de l'écrit *De vita propria*, que l'on consultera dans *Opera omnia*, Lyon 1663 (Reprint Stuttgart 1966), vol. I. Cette autobiographie anticipe par bien des aspects les *Essais* de Montaigne. A ce propos cf. BALMER, op. cit., pp. 55-57.

[9] Pour cette expression — dont le titre de l'ouvrage de Balmer est une réminiscence — voir *Essais*, II, 12, éd. cit., p. 517.

[10] *Essais*, III, 13, éd. cit., 1050. Balmer insiste à juste titre sur le rapport entre Montaigne et Shakespeare, p. 73s.

[11] *Les Caractères*, ed. R. GARAPON, Paris 1962, I, 34.

[12] A propos de l'influence de Chamfort sur Nietzsche: BALMER, op. cit., pp. 168-169.

y ait dans l'œuvre de *Kant* des aspects qui le rattachent à la tradition moraliste — il écrit une anthropologie au point de vue pragmatique, où il veut observer les faits et les gestes réels de l'homme — c'est dans les aphorismes de *Lichtenberg* que l'art de la connaissance de l'homme trouve son accomplissement.

L'expérience de soi-même devient chez Lichtenberg le fondement d'un humanisme, qui ne reconnaît pas seulement le perspectivisme de la connaissance, mais en tire aussi l'exigence de la liberté. Il faut regarder, observer, écouter les hommes sans préjugés: « De ce que l'homme doit être, même les meilleurs hommes n'en savent pas grand-chose de façon sûre, de ce qu'il est, on peut apprendre quelque chose de chacun »[13]. *Schopenhauer* aussi, qui a traduit *Gracián* en allemand, se sait tributaire de la tradition moraliste, mais « le large courant de la littérature moraliste aboutit à l'œuvre de Nietzsche »[14]. Bien que l'analyse intransigeante de Nietzsche ne recule pas devant l'aveu de la nature contradictoire de l'homme et brise tous les systèmes assignant un but unique et définitif à l'existence humaine, elle libère *l'amour-propre*, condition de la possibilité de la reconnaissance de *l'autre*: selon Balmer, la pensée de Nietzsche accomplit « la transformation du dégoût pour l'homme en goût de l'homme pour l'homme »[15]. Dans les essais d'*Albert Camus*, pour qui la renonciation à un ultime horizon de sens et la solidarité humaine sont inséparables, l'homme est défendu contre toute prétention totalitaire — et cette défense maintient et cultive la plus ancienne tradition moraliste: « La seule règle... apprendre à vivre et à mourir, et, pour être homme, refuser d'être Dieu »[16]. Cette parole exprime selon Balmer la quintessence de l'héritage moraliste. Elle rappelle d'ailleurs une pensée semblable de *Gracián* dans le *Oráculo manual y arte de prudencia*: Hanse de procurar los medios humanos como si no hubiese divinos, y los divinos como si no hubiese humanos: regla de gran maestro...[17]

L'ouvrage brillant de Balmer n'offre pas seulement de riches matériaux, mais comble une importante lacune: il s'agit, à ma connaissance, de la première présentation d'ensemble de la tradition des moralistes européens[18]. D'autre part — précisément grâce à cette vision historique globale — ce livre montre l'œuvre de Nietzsche sous un nouveau jour. On pourra, sans doute, reprocher à l'auteur d'avoir entrepris un projet trop ambitieux qui ne se réalise qu'au prix d'un survol parfois trop succinct de certains auteurs —

[13] Aphorisme F 714, selon l'édition d'A. LEITZMANN, Berlin 1902-1908.

[14] BALMER, op. cit., p. 162.

[15] Op. cit., p. 180.

[16] *L'homme révolté*, Paris 1951, p. 366.

[17] *Obras completas*, éd. A. DEL HOYO, Madrid 1960, n. 251.

[18] Cf. cependant H. FRIEDRICH, *Montaigne*, Bern 1949. Ce magnifique livre donne déjà quelques aperçus très intéressants sur cette tradition. Le texte de la présente étude a été traduit de l'allemand avec l'aide précieuse de Jean-Marie Meilland.

Adorno, Fromm, Marcuse, Sartre et Valéry, par exemple, n'ont droit qu'à quelques lignes. Toutefois seule une telle vue d'ensemble — même partielle — peut mettre en évidence à la fois l'existence et l'unité d'un courant philosophique oublié par une historiographie souvent trop unilatéralement orientée vers la philosophie académique et technique.

Celui qui ne craint pas d'entrer en dialogue avec cette tradition parallèle de la pensée occidentale dans son homogène diversité, dépassera facilement et rapidement les préjugés apportés par la philosophie académique contre cette volontaire absence de système. La conversion inlassablement exigée à l'entière et vaste réalité de l'homme mène à une compréhension de la philosophie, dont le dernier critère est la libération d'un dogmatisme servile et d'une servitude dogmatique; ceux-ci guettent l'homme de toutes parts et sous une multitude de visages. Qui voudra le nier?